Jacques Mercier

Le touriste

roman

JULLIARD

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. 21964

LE TOURISTE

Y²
1267

DL 14998 23-12-49

JACQUES MERCIER

LE TOURISTE

roman

RENÉ JULLIARD
30, Rue de l'Université
PARIS



Copyright 1949 by René JULLIARD, Paris
IMPRIMÉ EN FRANCE

A la mémoire
de Bernard MAGUET,
Parachutiste au 3e Régiment S.A.S.
des Forces Françaises Libres,
Mort pour la France.

« Les moins purs, les moins innocents, les moins tragiques des hommes, tels sont les Hommes modernes... Ils n'ont pour eux que leur solitude et leur volonté de combattre. »

PAUL VALERY.

LA nuit était tombée, il pleuvait. Des agents arpentaient la place de la Sorbonne. Michel, lentement, remontait chez lui. Tous les soirs, il revenait ainsi à l'hôtel qu'il habitait rue Victor-Cousin. Et pour lui rien n'aurait distingué ce soir des autres, si la pluie ne l'avait soudain rendu conscient de ce désastre : ses chaussures avaient claqué.

Michel comprit alors qu'il était devenu une sorte de sujet de roman, du roman de l'étudiant pauvre, en période de crise, en période quasi révolutionnaire ; le prototype d'une sorte de roman héroïque à haute tension spirituelle. Le décor était bon : les « flics »

sur la place de la Sorbonne, la pluie sur la place de la Sorbonne, les bottes qu'on entend plus loin sur le trottoir de la Sorbonne ; la Sorbonne partout, la Sorbonne qui dégouline de pluie, de majesté, de souvenirs. Michel répétait ce dernier nom et le vitupérait : « Sorbonne de flics, Sorbonne de pluie, Sorbonne de misère. » Il le hachait de jurons et il le répétait tendrement et cela aurait pu devenir, peut-être, une poésie...

« Mais ce n'est pas un roman, pensait-il, que je m'imagine vivre, ce n'est pas une rêverie d'après boire, et de pluie et de vadrouille et de fainéantise. Mes souliers prennent l'eau, parce que je vis à Paris avec deux mille francs par mois et qu'avec ces deux mille francs, je dois manger, payer ma chambre et acheter des bouquins ; ma chambre n'est pas chauffée et pour vingt-cinq francs je mange des pommes de terre à l'eau grasse et des épinards.

« Mon grand-père était un monsieur, à Tulle ; mon père est mort trop tôt. Nous sommes les anciens bourgeois de Tulle.

« Encore cinq ans ! Dans cinq ans, je vivrai. Il faut garder cete chaleur précieuse en moi, l'économiser, cultiver cette rage d'en sortir... Mais voilà que je vais rentrer dans cette chambre glacée ; cinq fois trois cent soixante-cinq jours encore à franchir quotidiennement l'obstacle, car tout, chaque jour est un obstacle.

« N'était-ce pas suffisant ? Mais voilà qu'un nouvel obstacle est né, et qu'il est né de moi-même. J'avais pourtant autre chose à faire ; j'avais ma vie à sauver, et pas dans un sens métaphysique, pas au sens où ceux qui rentrent le soir chez leurs parents ont la possibilité de l'envisager, ma vie à deux mille francs par mois. Mais voilà qu'il va falloir s'engager ; coller des affiches, colporter des tracts, manier des explosifs. Ou bien partir. »

De jour en jour, cela devenait une évidence contre laquelle il n'y avait pas de recours. Ce garçon de vingt ans qui, obstinément, cherchait sa vie, dans une nuit de restaurants maigres, d'hôtels sordides, de calculs sans nom, était transporté sur une montagne, d'un seul coup ; une montagne de conscience et de dignité où l'on était soi-même son seul tentateur.

Michel alla s'enfermer dans la cabine téléphonique de l'hôtel et appela Vincent ; il eut le grésillement de la sonnerie dans l'oreille, six fois, dix fois. Il raccrocha ; le jeton ne revint pas. « Votre appareil, dit-il en passant à la caisse, il prend tout et ne rend rien ; un vrai Boche ! » La patronne leva sur lui un regard neutre. Michel haussa les épaules et s'avança dans l'escalier. Devant lui, un Allemand montait avec une fille ; c'était comme cela toutes les nuits. Il fallait grimper jusqu'au quatrième, mais là, au moins, il y avait un peu d'air et, le matin, du soleil jusque vers les onze heures, les jours de beau temps. Le tapis était tellement usé qu'on l'avait coupé en plusieurs endroits. Les portes avaient leurs numéros défaits, cassés ou arrachés et c'était ainsi jusqu'en haut.

Arrivé dans sa chambre, il s'assit sur son lit ; c'était une mauvaise journée ; normalement il aurait dû joindre Vincent au téléphone et il n'était pas chez lui. Il lui aurait demandé à le voir le lendemain et il aurait pu lui dire : « Je crois que « tu en es », bien que tu ne m'aies jamais rien dit ! J'ai beaucoup et bien réfléchi, je veux, moi aussi, « en être ».

Il restait assis sur son lit, il ne bougeait pas, il sentait le froid le gagner ; il retira machinalement sa chaussure droite et l'examina : l'empeigne était fendue. Il resta ainsi sans bouger jusqu'à ce que l'envie de dormir se fît plus pesante ; il se déshabilla rapidement et se recroquevilla dans son lit...

Il était incapable de penser. Il revoyait la figure

heureuse et bonne de son grand-père avec ses moustaches blanches, les photos des banquets où il était à la place d'honneur, sa tombe en granit avec les plaques qu'avaient offertes la Chambre de Commerce et la Caisse d'Epargne. Cela se passait à Tulle, il y a longtemps. Il se rappelait la cour de l'école des Frères où il avait connu Vincent. Il n'y avait pas de marronniers mais de grands acacias centenaires; les murs de la cuisine étaient peints en rouge brun; le Frère cuisinier était aussi infirmier, son infirmerie était sa cuisine; cela sentait le gras.

« Mes chaussures ont lâché, pensait-il en s'endormant, nous sommes les anciens bourgeois de Tulle, nous sommes sur une lame de couteau. »

S'il n'avait renié son éducation et jusqu'à sa mémoire, Michel aurait pu devenir un raté de l'Ordre : un Fasciste! Mais l'Ordre qu'il avait appris inconsciemment à vénérer n'était plus que contrainte et agonie; voilà qu'il devait être maintenu contre la vie même de la France, voilà que l'ordre étranglait l'espoir. De là cette révolte en lui, élémentaire.

Michel ne savait pas encore à quel point il avait refusé. Il dormait; mais il eût été parfaitement conscient et maître de ses pensées qu'il n'en aurait pas moins ignoré toute l'étendue de son refus. Il allait passer dans le clan de la révolte, des généraux de brigade contumax, des Juifs, des maçons, des communistes; de tout ce que, d'instinct, sa race d'ordre et de tradition, de bon sens, provinciale et chauvine, répudiait.

Il dormait, il ne savait pas la route déjà prise. Quel dépouillement serait le sien lorsqu'il se retrouverait seul avec lui-même dans cette chambre d'hôtel, alors qu'au dehors, dans un soleil dont il rêvait déjà, la foule chanterait et danserait dans Paris recouvré, dans Paris nu, et délivré de tant de mensonges, de

douleurs et de haine, si nu tout à coup, qu'on attendrait... quel coup de tonnerre donnerait le signal du feu!

Michel dormait et c'était la guerre, c'était de nouveau pour lui la guerre; ce grand abcès sur la chair du monde. Il y avait devant Moscou ces sentinelles de l'armée rouge, derrière ces lignes en Ukraine ces partisans aux aguets, aux quatre coins de l'Europe ces déchirements soudains dans la nuit et ces hommes qui hurlaient; il y avait ces pilotes de bombardiers, ces Anglais, dans la nuit allemande; il y avait ces usines lourdes comme du plomb, enfoncées au creux de la terre et dont le ventre, à la chaîne, sortait ces monstres d'acier. Il y avait cette collusion avec l'enfer. Dans ce camp de Pologne, il y avait ces Juifs écartelés.

Désormais, plus d'incertains ni de velléitaires; il y a ceux qui sont avec nous et ceux qui sont contre. Des cas qu'on ne discute plus; des hommes déjà jugés et fusillés.

Une ligne idéale et inflexible sépare les hommes : un couperet.

J'AVAIS été à une « surprise-party » chez Catherine. C'était atroce ! Les invités étaient des sortes de techniciens et des filles de Sorbonne : les pires espèces au monde. Catherine avait racolé tout un lot de Centraliens et de Mineurs : la racaille, au regard d'un Polytechnicien en rupture de zone libre, silencieux, stellaire, parfait. Ces types étaient boutonneux, ils avaient des vestons de fibrane — fond bleu, tenue de rigueur —, des cols glacés qui bâillaient, le cou torturé par des boutons de cuivre trop longs. Ils se rasaient mal, ils semblaient macérer dans une puberté mal exprimée ; ils se collaient à

chaque tango aux filles de la Sorbonne. Elles, c'était bien autre chose, elles avaient sorti des fanfreluches, des bracelets d'ivoire et des chaînes d'or.

Je me serais contenté d'un honnête vin blanc; mais Catherine avait sorti son mousseux et elle avait fabriqué de l'orangeade. Avec l'orangeade au moins, on savait à quoi s'en tenir; c'était de l'eau et c'était rose. Comme ces petites filles à mollets ronds qui potassaient des certificats d'études pratiques et d'histoire de l'art, c'était douceâtre et médiocre; mais on le savait, c'était écrit dessus.

Le pick-up marchait mal, les disques étaient de 1938, quelques-uns plus récents étaient des swings extravagants, indansables. Les gâteaux étaient mauvais; les techniciens les bouffaient pourtant, ils en avalaient des théories. Cela sentait la graisse et la saccharine. Cette époque sent la graisse et la saccharine...

« Pour nous, disait un grand blond, il n'est pas question de S.T.O. » — « Moi, disait un autre, j'irai dans un laboratoire. » — « Nous resterons d'ailleurs presque tous dans des industries en France », reprenait le grand blond. Un garçon maigre et tondu émit l'opinion qu'on en trouverait d'autres pour casser des cailloux; cependant il en avait assez : il avait dû lâcher Saint-Cyr pour l' « Agro »...

Une grande conversation s'était alors engagée. A pas de loups, les techniciens rassemblés, après avoir effleuré les questions, avaient circonscrit le sujet, et comprenant qu'ils étaient sensiblement d'accord, avaient ouvert le débat. Il y avait un fait sur lequel tout le monde était d'accord : le Maréchal n'était ni traître ni gâteux. D'une part c'était le vainqueur de Verdun, d'autre part c'était un paysan madré, mais noble, noble évidemment... la noblesse paysanne...

Péguy, Claudel et Péguy. Etonnant, l'usage que ces gens faisaient de Péguy...

Le reste? Eh bien, il avait fallu signer l'Armistice; tout le monde était d'accord là-dessus; après, tout allait de soi... « Oh, mais pardon, j'estime que vous prenez mal le problème! Quelles sont les causes de la guerre? » Ainsi s'était révélé le Polytechnicien. Il était plus technicien que tous les autres réunis et cela était la logique même, eu égard à l'étymologie de son titre. Il avait décrit l'Europe découpée en petits morceaux par le Traité de Versailles; la multiplication des barrières douanières; la marmite tchécoslovaque, pleine de petits crabes bouillants de haine, avec ses Tchèques laïcs et francs-maçons ; cette Pologne avec son appendice vers la mer et ces Polonais « qui en avaient vu d'autres »... Il citait les chiffres, les kilomètres, les tonnes, les dates. Les techniciens mineurs en étaient pantois. Ils regagnèrent pourtant du terrain : on en était arrivé aux causes internes de la défaite; tout Maurras y passait, on en était déjà en 1789.

Catherine rassemblait le troupeau de ses pucelles délaissées. Un instant surprises, elles avaient remis un swing tonitruant... Mais les techniciens attendaient; ils se bourraient de graisse saccharinée; ils vomissaient de bon sens, d'évidence et de prévoyance; ils n'étaient ni durs, ni mous, ni sectaires, ni passionnés, ni Gaullistes, ni collaborateurs : ils étaient bien élevés. Ils étaient parfaitement logiques avec la logique, la morale, l'ordre établi, leur famille, leur éducation, leur fonction. Ils étaient logiques avec leur conscience. Ils avaient une conscience logique. Ils « étaient Français ».

Je fis scandale. J'avais accroché le Polytechnicien qui venait de zone libre. « Chaque jour, lui disais-je, me confirme le triomphe de la médiocrité dans ce

pays : ces techniciens qui ont des âmes de maquignons, ces Saint-Cyriens qui rêvent de devenir une police (je bénis du moins les Allemands de les avoir relégués chez Pétain), cette bourgeoisie qui est en train de sauver des décombres ses petites cuillers; tous ces gens qui jouissent de l'abjection de l'heure parce qu'elle leur donne des alibis et qui prolifèrent sur le fumier que leur impuïssance a fait de ce pays; (ils déclarent qu'ils n'en sont pas. C'est vrai, en partie : ils ont déserté leur maison il y a des années; ils rentrent aujourd'hui pour s'installer tant bien que mal auprès des voleurs, en engueulant les domestiques). Et puis, là-dessus, la guimauve : « Bonsoir la France », qui a des toits roses, des prés verts et des enfants au sein; les danses folkloriques, le patois et les tambourinaires. M. de Montherlant, le surmâle, avait rendu célèbre la « Morale de Midinette » au temps de la Troisième République. On a fait mieux depuis! »

« Mais, disait l'autre, vous ne connaissez pas la zone libre, la Révolution Nationale!... » J'explosai : « Le fascisme latin, une révolution? Laissez-moi rire! Un règlement de comptes. »

Il y avait eu une furieuse mêlée oratoire. J'étais parti. Catherine était exaspérée. A la porte, elle m'avait lancé tous ses griefs, pêle-mêle : j'étais odieusement mufle, mes déchaînements étaient insensés, je ne l'avais fait danser qu'une seule fois, je manquais entièrement de courtoisie et d'objectivité dans la discussion.

J'allai rue des Feuillantines. Au troisième étage d'un petit hôtel, au n° 64 : c'était Vincent. « C'est moi », dis-je. — « Qui est-ce? » — « Jacques. » Vincent vint m'ouvrir : « Je ne savais pas qui c'était et je rangeais mon bazar. Je croyais que c'était Michel. » — « Michel? » — « Le type qui était

avec moi au Biard l'autre jour, un copain de Catherine. » — « Je sors de chez elle ; je ne l'ai pas vu. » — « Elle lui court après, il l'évite. » — « C'est un salaud ? » — « Je ne sais pas exactement ce qu'il pense... Pourtant c'est un copain d'enfance... Voilà les fausses cartes. Il y en a une pour toi. » — « Tout de même ; il est temps. » — « Ne râle pas, tout s'organise. Amène ta patte. »

Je plongeai mes pouces dans l'encre grasse et les écrasai sur la carte.

CETTE même nuit, les Américains débarquèrent en Afrique du Nord. L'opération réussit, on le comprit à l'enrouement, qu'on pouvait espérer définitif, le lendemain matin, des speakers « européens » affolés. Tout se passait suivant le plan prévu : le Maréchal préparait un message, sainte Odile une nouvelle prophétie, et, à l'exception d'un général jusqu'alors inconnu qui prenait un maquis théorique avec un régiment et une batterie de 75, l'armée d'Armistice, encore pucelle, attendait un double viol prometteur.

Michel aurait dû être enthousiaste, il était effon-

dré ; on était là à triturer ses pauvres idées et voilà qu'un cinquième du monde prenait des décisions pour vous. Ç'allait être maintenant le temps des Américanophiles ; on réexhumerait Lafayette, le cours de l'or monterait et, dans l'attente des stocks, les gens lucides allaient astiquer leur devanture ; les conversions iraient bon train...

Ce qu'il avait voulu dire à Vincent la veille, c'était : « je m'engage » ; aujourd'hui, cela sonnait comme : « j'ai compris ». Michel remonta deux sandwiches dans sa chambre et s'installa dans sa journée ratée. Ce fut Catherine qui le tira de là vers les sept heures du soir : elle passait comme cela, par hasard. « Vous tombez mal. » Catherine se rebiffait. « Et puis, allez, tout ça n'a pas d'importance », dit Michel.

Catherine feuilletait les cours étalés sur la table et se taisait. D'un coup, Michel, tout à trac, se mit à parler. Catherine l'énervait un peu ; il ne lui avait jamais rien confié et, pourtant, il lui dit tout : ses chaussures qui l'avaient lâché, l'envie qu'il avait d'agir, le débarquement. Il s'en étonnait lui-même ! Catherine l'écoutait, sérieuse. « Oui, dit-elle, Vincent doit en être. »

Une demi-heure plus tard, ils s'installaient ensemble au Pam-Pam du Boulevard. Michel savait bien que ce dîner le ruinait pour plusieurs jours ; Catherine insistait maladroitement pour payer son écot ; ils étaient tous deux, sinon heureux d'être ensemble, du moins conscients de l'appui qu'ils se prêtaient. Catherine, parce que pour la première fois elle découvrait les préoccupations de ses amis, et, avec elles, un univers qui lui était resté étranger jusqu'à ce jour. Elle les comprenait mieux ainsi et, bien qu'elle ne fût pas réellement d'accord avec eux, il lui semblait soudain qu'elle les aimait davantage. Michel était heureux de ne pas être seul.

L'atmosphère du Pam-Pam était irrespirable; ce cadre jaune et vert lui donnait une allure de cage à perroquets; cette flaconnerie, ce métal peint, tout était faux luxe, moderne et déjà désuet, fait pour une autre époque et pour d'autres gens. Michel pensait que c'était indigent.

Le maître d'hôtel était venu prendre la commande; la façon dont il déplaçait les assiettes suffisait à indiquer le sentiment qu'il avait de la classe de son perchoir; il maniait la carte avec une arrogante servilité.

Il y avait peu de gens; en face d'eux, de l'autre côté de la salle, deux garçons munis de l'étoile jaune; près de ceux-ci un groupe mixte d'adolescents, garçons frisés et filles à cheveux plats dont les relations avec le garçon semblaient des meilleures. Deux autres couples n'attiraient pas l'attention.

Michel plongeait sa fourchette dans une sorte de coquille Saint-Jacques, lorsque la porte à double battant s'ouvrit. « Congrès P.P.F. », dit Catherine à mi-voix. Michel ne bougeait plus et les regardait. Ils étaient une dizaine; le premier, le chef, était en uniforme bleu noir, avec des bottes noires allemandes, un ceinturon et un baudrier; les autres avaient moins d'allure.

« Ceux qui sont Français là-dedans, cria le chef : vive Pétain, vive Doriot! » Il y eut un brouhaha; le maître d'hôtel disparut. Son shaker dans les mains, derrière le comptoir, le garçon semblait de cire. Il se fit un silence. « J'ai dit, hurla l'autre en s'avançant, que ceux qui sont Français ici crient : Vive le Maréchal! » Catherine était très pâle, mais calme. Michel buvait le reste de son verre; il pensait aux jeunes fascistes italiens et à l'huile de ricin avec laquelle ils purgeaient les libéraux aux premiers temps du Fascisme.